

Joseph voit un corbeau

Un érudit rêva qu'il était un corbeau,
Et qu'il était, de plus, en présence d'un mage
Qui, changé en renard, réclamait du fromage.
« Que serait-ce, dit-il si j'étais un agneau ! »

En insecte, soudain, se transforme l'oiseau,
Posé sur des raisins que, devenu très sage,
Le renard, lui laissant ce goûteux apanage,
S'abstient de dévorer, ne les trouvant pas beaux.

Mais l'insecte devient un bouc bien encorné,
Ne voyant pas plus loin cependant que son nez,
Chose dont le goupil abuse sans vergogne.

Le rêve se poursuit, et le pauvre renard
Se retrouve, à la fin, pris dans un traquenard
Que lui tend le rêveur, transformé en cigogne.

Cécile voit un square

Marcher, entouré d'un horizon de collines,
Parcourir les sentiers envahis de racines ;
Voir le martin-pêcheur emporter un poisson,
De mille sensations engranger la moisson...

Une telle existence est purement divine,
Mais je ne la vis point, non ; je me l'imagine
Quand je traîne, rêveur, alors que les bois sont
Loin de la ville où j'ai mon débit de boissons.

C'est vrai qu'elle sont loin, les obscures forêts ;
Qu'elle n'est point ici, l'eau verte des marais ;
Il me suffit pourtant de voir tomber la feuille

Au square parisien, d'entendre un cri d'oiseau
Sur la Seine qui va, le soir, gonflant ses eaux,
Pour me croire au jardin où mon coeur se recueille.

Autre réponse aux vers d'Arvers

La poésie ne craint l'ombre ni le mystère ;
Car tout ce qu'elle exprime est clairement conçu.
En dévoilant son âme elle arrive à se taire,
Elle ne cache rien, nous l'avons toujours su.

Poète, si tu crains de vivre inaperçu,
Si les imprécations d'un moine solitaire
Te semblent obscurcir le jour sur cette terre,
Ne t'inquiète donc point, ton texte est bien reçu.

Celle qui est pour toi la plus mignonne et tendre
Toujours éprouve un peu de plaisir à t'entendre
Et à fouler le sol où s'égarent tes pas ;

Toi, sur elle posant ton doux regard fidèle,
Tu ne cesseras point de marcher auprès d'elle ;
Que dirons-nous de plus ? Ton coeur ne s'en plaint pas.

Cheval qui plane

Pégase, toujours jeune, aime encore voler
Et plonger vers le sol près des volcans qui fument.
La brise boréale ébouriffe ses plumes ;
Il contemple d'en haut les jardins bariolés.

Il traverse les mers tout droit, sans s'affoler ;
Il conserve son cap au milieu de la brume.
Tout au long d'une nuit son ardeur se consume ,
Puis un nouveau soleil s'en vient l'auréoler.

Pégase, emporte-nous vers la lointaine étoile
Que les gens de Bayeux ont brodée sur leur toile
En un trait aussi fin que celui d'un pinceau !

Nous danserons au ciel (ou ce seront nos ombres)
Comme, dans un jardin, d'aimables jouvenceaux ;
Plus rien dans notre coeur ne se montrera sombre.

Émile change d'année

Une année qui s'en vient est toujours la première,
Même si l'on y entre avec des cheveux blancs.
Je vais la célébrer d'un bon café brûlant
Lorsque sur le jardin brillera sa lumière.

Le chat y fera sa visite coutumière,
Il nous adressera son silence parlant ;
Il mangera l'offrande à petits gestes lents
Puis reprendra, peinard, sa mission buissonnière.

Que le ciel soit limpide, ou bien qu'il soit couvert,
Il aura la fraîcheur d'un calme jour d'hiver
Au paisible village où presque rien ne bouge.

Quand ce jour finira, le soleil sera rouge,
Ajoutant une fleur à ce petit jardin
Qui nous fait oublier le paysage urbain.

Piaf-Tonnerre et la fête

Piaf-Tonnerre apprécie les ambiances de fête,
Surtout s'il les partage avec quelques amis ;
Pas besoin de champagne, un modeste demi
Au comptoir où les feux du troquet se reflètent.

Le changement d'année traverse la planète
Et rejoint Piaf-Tonnerre, émerveillé, parmi
Les buveurs, dont certains sont un peu endormis.
Quatorze sera-t-elle une année de conquêtes ?

Ah ! que ce soit un an simple, comme nos coeurs.
Laissons-le nous guider avec sa bonne humeur,
Qu'il soit fils de Vénus ou bien du vieux Saturne.

Piaf-Tonnerre est en fête, et ça le rend humain.
En cette aube nouvelle, à peine si sa main
Trouve le dernier vers de ce sonnet nocturne.

Méditation frivole

Reprochons-nous à nos yeux
De produire l'inconstance ?
Coeur volage par essence
En devient ingénieux ;

Est-il vraiment vicieux,
S'il séduit sans violence ?
S'il s'amuse sans offense,
Doit-il être soucieux ?

Si c'est de la fantaisie
Et non de la frénésie,
Bien léger en est le tort ;

La débauche n'est point grande :
Prenez ce coeur dont l'offrande
Adoucira votre sort.

Cinq valets

Le Valet Jaune a pris la carte où la sirène
S'apprête à consulter la sorcière des mers ;
Le Valet Mauve a pris celle où le lézard vert
Sur sa guitare joue pour l'amour d'une reine.

Pour le Valet Orange, un bateau sur la Seine ;
Pour le Rouge, une cage aux fins barreaux de fer
Dans laquelle un grillon récite du Prévert.
Le Valet Rose hésite entre la marjolaine

Et le catoblépas, puis prend le tamanoir.
Le Maître a conservé, aux tréfonds d'un tiroir,
Cinq fidèles copies de ces cartes étranges.

Mais ce tiroir magique altère les dessins,
Tandis que les valets permutent, à dessein,
Les cartes qui sont leurs, en de nombreux échanges.

Joie d'écrire

Cette page d'écran a la blancheur du cygne,
J'y dépose des mots formant constellation
Pour dire mon sourire et ma jubilation
Devant le ciel poète et ses milliers de signes.

– Petit primate humain, te crois-tu vraiment digne
De ce cosmos grandiose et de sa vibration ?
Et que sont, en regard, tes élucubrations
Qui ne font qu'ajouter des lignes à des lignes?

– Digne ou non, j'écrirai, comme chante l'oiseau,
Comme souffle le vent au travers des roseaux,
Comme au creux de l'air tiède un jeune orage gronde.

Et que témoignent l'arbre, et la plaine, et le vent,
Que je ne cherche rien de plus, en écrivant,
Que de dire ma joie de la beauté du monde.

Intermittences

Certains jours, le monde est limpide,
Et rectiligne le destin ;
Mais d'autres jours, il tourne à vide,
Ne nous montrant rien de certain.

Or, s'il se montre trop aride,
Va t'asseoir au Quartier Latin ;
Ne va pas te faire de rides,
Tout ira mieux demain matin.

Profite d'un instant de trêve
Pour te divertir, sans orgueil,
Laisant les soucis hors du seuil.

Jour de détresse ou jour de rêve ?
Qu'importe, ce n'est qu'un reflet
Dont le contour est incomplet.

Sonnet d'ânes

L'âne qui doit porter une provision d'eau
Demande à celui qu'on a chargé de bouteilles
S'il a goûté le vin, éprouvé la merveille
De l'ivresse qui fait qu'on roule sur le dos.

Ami, je n'en bois point. Ce ne m'est qu'un fardeau
Qui en moi, par ailleurs, aucun désir n'éveille ;
Ma boisson à la tienne est strictement pareille
Et je mange du foin, non pas du tournedos.

Puis nos ânes parlants à l'ombre se reposent ;
Je les vois grignoter des lilas et des roses
(Car cela rafraîchit, lorsque le temps est sec).

Esope, en les voyant, eût composé, avec
Ces deux héros, un texte en excellente prose
Dont se fût embelli son joli corpus grec...

Piaf-Tonnerre en Atlantide

Tant d'arbres engloutis, agitant leurs rameaux !
Ce sont ceux qui croissaient, jadis, en Atlantide.
À leur pied sont posés des squelettes livides
Oublieux de Bacchus et d'Eros, son jumeau.

Le froid rayonnement d'atlantiques émaux
Ne trouble point des morts l'éternité limpide ;
Les poissons argentés passent près d'eux, rapides,
Et, saisis de respect, ne disent pas un mot.

Les atlantes palais ne sont plus que décombres,
Le calcaire blanchi se meurt sous l'algue sombre ;
La tempête a brisé le couvercle poli

D'un massif sarcophage, et l'a rempli de sable.
Une stèle proclame, en langage aboli :
« Notre mode de vie se veut impérissable ».

Azerty 2014

Le « Désordre Azerty » (du Maître Chevillard)
Parvient presque à prouver de Dieu l'inexistence ;
Preuve dont on devrait user avec prudence,
Car il pourrait s'agir d'un simple canular.

Dans la ménagerie, des bestiaux de hasard
Dont il vaut mieux ne point savoir la provenance.
L'auteur serait-il quelque animal en partance,
Anaconda, dugong, éléphant, balbuzard ?

L'humour serait un sens, à l'instar de la vue ;
Le singe est transformé dans sa variante nue
Et, par là, se dérobe à notre entendement.

Les barreaux sont plus drus que le blé sur la Terre ;
Pensons aux postulats qui sont élémentaires :
Nous portons notre nom ? Il nous porte, vraiment.

Festin de Robert

Robert se tient parmi les litres qu'on achève,
C'est de la poésie qu'il apporte au banquet ;
Un rayon de soleil qui joue sur le parquet
Semble aux joyeux buveurs être issu de leurs rêves.

Aux fenêtres, la Seine illumine ses grèves
Ainsi que les étals des libraires du quai ;
La reine de la fête a fait faire un bouquet
Pour offrir à celui qui trouvera la fève.

Tu rougis nos boissons, précoce crépuscule ;
Tu rougis la taverne où les gens se bousculent,
Mais aucun de ceux-là ne t'en tiendra rigueur :

Car, auprès des tonneaux, subsistent des bouteilles
Qui, de leur tintement, font tinter nos oreilles,
Résonner notre rire et palpiter nos coeurs.

Autre ondin

Un ondin, qui suivait une route cachée,
Se chantait des chansons, toujours selon son coeur.
Ses plaintes étaient de variable longueur,
Nulle d'elles ne fut de laideur entachée.

Pour les fleurs il produit cette oeuvre recherchée,
Aux couplets imprégnés de force et de rigueur.
Il pourrait s'y glisser un soupçon de langueur,
Sans que n'y fût jamais une plainte ébauchée.

Le hibou le regarde avec grande amitié ;
Le crapaud, l'entendant, se réveille à moitié.
Tous les deux sont charmés par cette fantaisie.

Heureux que ces petits lui témoignent leur foi,
C'est avec grand honneur que l'ondin la reçoit :
Il se sent fier comme un prophète d'hérésie.

Pays imaginaire

J'ai rêvé que j'allais au Pays de Beauté.
Tout le monde était beau, c'en était effroyable ;
Tout en circulant dans ce monde peu croyable,
J'étais aveuglé par d'innombrables clartés.

La nuit ne faisait point, là-bas, l'obscurité ;
Mille feux provenaient de sources admirables.
Même si, au début, c'était bien agréable,
L'esprit finissait par s'en trouver agité.

Mieux qu'un riche bouquet me plaît l'humble fleurette,
Mieux qu'un violent désir, la paisible amourette ;
Le sublime est, pour moi, trop empreint de rigueur.

Quand du rêve se fut dissipé le nuage,
Je souris de revoir d'ordinaires visages,
Me disant en moi-même : « Ils ont vraiment du coeur ».

Chandelle verte

C'est un jeune marin qui chante pour les filles,
Heureux dans cet amour qu'on fait en raccourci ;
Amour auquel ne manque, hélas, ni le souci
Ni la joie des unions dont l'éternité brille.

Dès l'arrivée au port, les marins s'éparpillent
Et vont vers un sourire, un joli corps, aussi ;
Le bonheur et la peine ensemble, c'est ainsi,
La trace d'une larme aux yeux qui s'écarquillent.

Ensemble soupirant, le mataf et sa belle
Voient, sur la cheminée, mourir une chandelle
Et savent que mourront, de même, leurs amours.

Reviens plus tard au port, autre sera ta femme ;
Tu sais qu'il ne faut point compter ça pour un drame,
Et qu'ardeurs de marins ne sont point pour toujours.

En lisant Raoul Ponchon

Petit livre souvent ouvert,
Débordant (est-ce par mégarde ?)
De propos de salle de garde
Et d'un charmant langage vert.

Raoul, chansonnier d'avant-hier,
Tu chantes le vin comme un barde,
Même l'absinthe (et la Camarde),
Et l'amour, et les faits divers,

Et la chemise que t'apporte
La blanchisseuse bien accorte
Avec des gestes amoureux ;

Les jours blafards, les nuits moroses,
Et les instants qui sont heureux,
Quand tu dis « Messieurs ! Ça s'arrose ».

Lord Arlen

Il était assez vieux, Lord Arlen, le subtil,
Et son épouse était quelque peu sacripante.
Elle vint à l'église en robe provocante,
Regardant Parsifal à travers ses longs cils.

« Je comprends votre idée, Madame, lui dit-il,
Et je dois avouer que la chose me tente ;
Mais au lien conjugal, se peut-il que j'attente ?
Mon nom est Parsifal, je ne fais rien de vil. »

« Lord Arlen est parti pour le sacre du roi,
Chevalier, au château maintenant suivez-moi :
Les biens de Lord Arlen seront votre apanage. »

Arlen, qu'une servante a vite prévenu,
Dedans son domicile est alors revenu :
Il surprend Parsifal au lit avec son page !

Un air ancien

Pierrot chante un air
Que la brise emporte ;
Une lune morte
Noircit le ciel clair.

Du feu d'un éclair,
La lumière forte
Point ne reconforte
Son regard amer.

Une nuit se passe ;
Bien sombre est l'espace
Auprès du vieux pont.

Un dragon dévore
La lune en phosphore
Sans trouver ça bon.

Humeur paisible

Cette vie n'est pas outrageuse
(De le dire, je n'ai point peur) ;
Si je l'examine en mon coeur,
Elle n'est certes pas affreuse.

Or, si parfois elle est trompeuse,
Cela vient de quelques flatteurs,
Cela vient d'un reflet menteur,
Cela ne la rend point hideuse.

Chaque jour, à notre cerveau,
Elle offre un aliment nouveau ;
Chaque jour elle orne l'espace

De décors bien subtils, et fins :
L'esprit se nourrit à sa faim,
Regardant les rêves en face.

Inspiration

D'innombrables sonnets s'ébattent dans ma tête,
Ils vont par deux, par trois, par soixante ou par cent,
Ou très haut voltigeant, ou tout en bas glissant.
De temps en temps, l'un d'eux, méditatif, s'arrête.

Comme le blanc pétrel annonçant la tempête,
Son texte vient au jour sur un rythme dansant ;
Au quatorzième vers, le voilà trépassant,
Ce qui remplit d'effroi mon âme stupéfaite.

Un autre parfois rit, ce qui me fait plaisir ;
Un autre fait s'ouvrir les ailes du désir ;
Un autre semble pris dans quelque vent contraire.

Or, sous mon crâne étroit, je ne puis les garder.
C'est en cela, lecteurs, que vous pouvez m'aider,
Ceux d'entre vous, du moins, qui n'ont rien d'autre à faire.

Chambre d'hôtes

Camper, tels deux oiseaux, sous la voûte ogivale
Du Panthéon offert à nos corps pour la nuit ?
Y reposer, songeurs, sans parole, sans bruit
Comme deux escargots en torpeur estivale ?

Mais serait-ce vraiment une chose loyale ?
Quel en serait l'enjeu, quel en serait le fruit ?
Bon, d'accord : fantasmer, parfois, en rien ne nuit.
C'est, de la poésie, la condition natale.

Quelques rares passants, suivant la rue Soufflot,
Y feraient de leurs pas entendre la cadence,
L'averse, sur les toits, s'écoulerait à flots.

Nous savons, désormais, la valeur du silence ;
De notre partition, c'est le plus bel accord,
Comme l'obscurité fait le plus beau décor.

Trois cahiers

Un cahier rose, un cahier mauve :
Quelques disciples, dans ces deux
Recueils aux signets de cuir fauve,
Tracent leur texte, au stylo bleu.

Un cahier mauve, un cahier rose :
Chaque disciple à son tour prend
Des notes, qui ainsi reposent,
Sur des sujets petits et grands.

Le Maître est lui-même archiviste,
Il met sur son cahier grenat
Des aphorismes d'humoriste,

Même si, certains jours, il n'a
Guère le temps de s'y répandre :
Il trace ses mots, sans s'étendre.

Métamorphose

En plein hiver, le chef de Piaf-Tonnerre
Est quelquefois de froide pluie battu ;
Pour se trouver plus chaudement vêtu,
Le bel oiseau se change en ours polaire.

En plein été, chauds comme en une serre,
Les airs n'ont plus l'apaisante vertu
De rafraîchir les animaux fourbus ;
Notre héros devient un dromadaire.

D'être changeant, l'oiseau est-il fautif ?
Non, il agit par un simple motif,
Pour supporter, tantôt l'heure embrasée,
Tantôt le froid qui tue les oiselets.
Son apparence est métamorphosée,
Mais c'est toujours le même coeur simplet.

Exaltation

Nerval déchaîne en son coeur
Des chimères indomptées,
Par ses rêves enfantées
Ou par son esprit moqueur.

Il tient des propos vengeurs,
D'une voix fort irritée
Qui paraît ensanglantée
Par d'effrayantes rougeurs.

Ce poète de génie
S'oppose à la tyrannie
Du vieux Créateur bougon ;

Un gars (que je félicite)
A publié sur son site
Les humeurs de ce dragon.

Sacrifice

Le prophète avait pu deviner le dessein
De la reine adultère, à la saison fleurie.
Il avait vu quelqu'un frotter l'argenterie,
Surtout un grand plateau qu'ornaient de vieux dessins.

Il n'attendait aucun secours de l'Esprit-Saint ;
Comme un agneau, le soir, s'en va de sa prairie
Pour trouver le sommeil en une bergerie,
Jean désirait quitter cet univers malsain.

Sa chair, par les excès, n'était point alourdie :
Du désir, il n'avait point subi l'incendie,
Même quand Salomé le voulut pour amant.

Quand survint le bourreau avec sa grande épée,
Il caressa l'acier en disant simplement :
« Lame, dans un instant, tu seras mieux trempée. »

Marceline

Marceline entendait la langue des feuillages,
Recevant le salut de tous les arbrisseaux ;
Elle écoutait pleurer le ramier sous l'ombrage,
Son verbe était limpide, ainsi qu'un clair ruisseau.

En rêve, elle effleurait la courbe d'un visage,
Le jour, elle souffrait de son coeur en morceaux ;
Au printemps, célébrant l'éclat du paysage,
En hiver, déplorant le trépas des oiseaux.

Ah ! Qui donc, désormais, regrette Marceline ?
À peine un vieux cochon devant elle s'incline
Et de sa tendre plume emprunte la couleur.

Après d'autres auteurs, il nous advient de naître ;
Admiratifs, parfois, du talent d'un vieux maître,
Plus encore, d'un verbe émanant d'une fleur.

Réponse à un sonnet de Marc

Marc nous offre un poème au seuil de la nuit blonde ;

« Le ciel est, en ce lieu, baudelairien », dit-il.

Il écoute le son d'un musicien subtil,
Évitant de glisser sur la face du monde.

Un terroir de campagne où la gadoue abonde,
On y entend des chants composés en l'an mil.
Le printemps sera là dans les débuts d'avril,
Jours où le pâturage aux averses s'inonde.

Le lointain est peuplé de ces moulins étranges
Qui pourraient saccager le plumage des anges ;
Quichotte aurait frappé ces vilains appareils.

Il en aurait brisé sa lame de Tolède,
Surpris que soit si forte une chose si laide
(Ce qui n'étonne plus, cependant, nos pareils).

Histoire d'ombre

Chamisso, tu nous dis ce Schlemihl incroyable,
Qui son ombre vendit, et ne supporta pas
L'extrême isolement qui alors le frappa ;
Ce furent les débuts d'un parcours effroyable

Et d'un grand marchandage avec le cruel diable
Qui, chaque fois qu'il put, le vola, le trompa,
Au point que presque, il pût désirer le trépas,
Sans accomplir, pourtant, ce geste irrémédiable.

L'histoire est moins tragique, aux abords de la fin :
Il voit d'assez beaux jours, avant d'être défunt,
Sa vie finit un peu comme un joli poème ;

Son adversaire semble un moins vaillant gaillard.
Le démon s'affaiblit, quand il devient vieillard ;
Pauvre diable, il n'est plus que l'ombre de lui-même.

Réminiscence

Doux comme le jadis s'en montre le vestige,
Doux comme le Léman et l'herbe de ses bords ;
Le souvenir du cœur, la mémoire du corps,
En ceux-là je ne trouve aucun trait qui m'afflige.
Je reviens sur ces temps, sans qu'on ne m'y oblige,
Dans un tiède wagon qui me berce et m'endort ;
Qui, de mes compagnons est vivant ? Qui est mort ?
Quel prénom te donner, visage qui voltige
Devant mes yeux fermés ? Sans me laisser surprendre,
À la bonne station je parviens à descendre.
Il est tôt le matin, les grands quais sont déserts.
Amantes que l'esprit voudrait rendre immortelles,
Cette vie, loin de vous, n'est pourtant pas l'enfer :
Au printemps reviendront de jeunes hirondelles.

Miroir obscur

Le poète, attiré par un regard charmant,
S'effraie de ne point voir, pourtant, ce qu'il reflète.
Nul éclat, nul désir, nul feu, nulle paillette...
La princesse au boudoir traîne languissamment.
Nul songe ne palpite en ces deux diamants,
Nulle onde ne parcourt leur surface parfaite ;
La belle n'est pas triste, et n'est pas inquiète,
Combien froid, cependant, est son rayonnement !
L'infini n'atteint pas ce beau foyer sans flamme,
Nul reflet ne surgit, dans ce miroir si beau
Qu'on voudrait y sentir la chaleur d'un flambeau.
La belle n'entretient aucun feu dans son âme,
Sibylle savourant un calice idéal
Dont rien ne vient troubler le transparent cristal.

Mary Hamilton

Chez Mary Hamilton, on vit venir la Reine.
« Mary, levez-vous donc. À présent, dites-moi
Où est allé l'enfant dont j'entendais la voix. »
« Un navire ai choisi pour lui, ma Souveraine,

Et l'ai livré aux flots que hante la sirène,
À la grâce de Dieu, qu'il nous garde en sa loi. »
« Mary, vous n'avez point agi en bonne foi ;
Si l'enfant eût vécu, j'eusse été sa marraine,

Mais en ville, aujourd'hui, je crois que nous irons,
N'écoutez en chemin ceux qui vous maudiront. »

Mary, un bref instant, se pose en suppliante,

Puis prend sa robe blanche et son collier doré
Que tout à l'heure, en ville, elle veut arborer ;
Elle marche au supplice, à-demi souriante.

Choses et autres

Au rhapsode, il advient de chanter tant de choses !
Ce qu'il trouve bizarre et ce qu'il trouve beau ;
Le jardin et la croix, la nuit et le flambeau,
Les hommes, l'univers, les effets et les causes.

Il ne s'enferme point dans le ton grandiose.
Il reste souriant quand il voit un tombeau,
Traçant de jolis vers sur un petit lambeau
De papier qu'il conserve en sa poche mal close.

Il narre froidement la souffrance et l'amour,
Le chagrin qui le tient, le deuil qui le désarme
Et l'appel du printemps, auquel il n'est point sourd.

De le voir tant rimer, compagnon, ne t'alarme :
C'est ce qui lui permet d'être heureux, chaque jour,
Même si, par moments, c'est au prix d'une larme.

Samedi matin

C'est par petits fragments que se crée le savoir,
Où nous investissons toujours un peu de vie
Que, volontairement, nous avons asservie,
Sans mesurer toujours le coût d'un tel devoir.

Cela peut tantôt plaire, et tantôt décevoir :
Tous ceux dont l'ambition se montre inassouvie
Contemplant vainement ce qui leur fait envie,
Sans que cela leur soit trop agréable à voir.

Je regarde les rues de mon Quartier Latin ;
Rien n'est encore ouvert, c'est trop tôt le matin,
Mais quelques taverniers, déjà, sont en cuisine.

Je vois la pluie tomber sur Saint-Germain des Prés
Sans troubler les fêtards passant en limousine ;
Je me promène, heureux de flâner à mon gré.

Attention ! Chat bizarre

Un grand penseur de gauche, à Saint-Germain des Prés
Élève un chat bizarre auprès de sa cuisine ;
Et, sur le siège avant de sa bleue limousine,
A disposé pour lui un coussinet pourpré.

Ce chat n'est point cruel, car il n'est point frustré.
Si le maître est absent, le nourrit la voisine ;
Jamais une souris ce félin n'assassine,
Ni jamais un moineau par lui n'est massacré.

Se sait-il compagnon d'un homme de savoir ?
Qu'il soupçonne la chose, on peut le concevoir :
Surtout quand le facteur apporte trois cents lettres

Qui à l'étrange humain serviront de festin ;
Alors, ce chat se fait messager du destin,
Choisit une enveloppe, et la donne à son maître.

Style au désert

La rime rare a nargué ton pinceau.
Même si tu ne peux la satisfaire,
Petit rimeur, tu n'as pas à t'en faire,
Tu peux signer ton oeuvre de ton sceau.

La route est longue, et trop lents sont tes pas.
Mais l'essentiel est que, toujours, tu marches
Sur ce chemin qu'ombragent quelques arches ;
Il est des buts où l'on n'arrive pas.

La fille tendre éveille ton désir,
Reste avec elle, et sois tendre à loisir,
Un barde peut parfois se le permettre.

Dresse une stèle à ces trois déités
À qui tu dois tant de félicités :
Et remercie Segalen, ce bon maître.

